

VENTE EN GROS:

Au Bureau des Journaux

34, RUE TUPIN

LYON

PARIS, Strauss, rue du Croissant.  
 St-ETIENNE, Bureau du journal l'Eclair.  
 TARARE, Guichard et Jonas.  
 VALENCE, Combiér.  
 VIENNE, Turin.  
 VILLEFRANCHE, Lucas et Duverdy.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser au directeur, M. Jules FRANTZ.



BUREAU A LYON:

Rue de l'Arbre-Sec, 32  
 Boîte dans l'allée

ABONNEMENT:

LYON

Un an..... 5 »  
 Six mois..... 2 60  
 Trois mois..... 1 50

DÉPARTEMENTS

Un an..... 7 »  
 Six mois..... 3 60  
 Trois mois..... 2 »

AVIS.

Nous prévenons nos lecteurs qu'à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1868 nous augmenterons les prix d'abonnements du REFUSE. Jusqu'à cette époque tous les abonnements partiront du n° 1.

SOMMAIRE

Les Odeurs de la semaine.... DENIS BRACK.  
 Bonaventure Furet..... MOREAU DE BAUVIÈRE.  
 Nos Chanteuses..... D...  
 L'Église de l'Inquisition..... FERNAND MORENA.  
 Embellissements de Lyon..... SIGISMOND.  
 Le Facteur rural..... ARISTIDE FRÉMINÉ.  
 Bourdonnements Lyriques..... JULES CÉLÈS.  
 Résurrection de l'Alcazar..... LÉON SAINT-URBAIN.  
 En l'air, petite causerie..... JEHAN.  
 Causerie anecdotique..... BROSSIER.  
 Odeurs Stéphanoises..... JEAN PICK.  
 Théâtre..... VICTOR CHAUVET.  
 Les Drames de Lyon (1<sup>re</sup> partie, les Mystères de la Croix-Rousse), feuilleton..... UN OUBLIÉ.  
 Simplice, id..... VICTOR CHAUVET.  
 Correspondance..... X.

Nous avons inséré dans notre dernier numéro un article intitulé: *Nos chanteuses*. Cet article contient, en ce qui concerne Mlle Douau, des allégations méchantes que cette jeune artiste a dû, à bon droit, considérer comme diffamatoires. Son auteur, M. D..., a été induit en erreur; en des documents qui nous ont été produits et des renseignements que nous avons pris il résulte en effet: 1° que Mlle Douau, née en 1846, a vingt et un ans; 2° que l'enfant auquel il est fait allusion est son frère et est âgé de sept ans révolus; 3° que notre première dugazon, depuis seize mois qu'elle est attachée au Grand-Théâtre Impérial, n'a jamais demandé ni obtenu un seul congé. Telle est la vérité. Nous nous faisons un devoir de la proclamer et nous désirons que cette rectification spontanée fasse oublier à une artiste estimable le chagrin que nous lui avons involontairement causé.

Le Directeur du Refusé,  
 JULES FRANTZ.

Depuis quelques jours, une danseuse du Grand-Théâtre fait courir le bruit qu'elle aurait déposé au parquet une prétendue lettre que nous lui aurions adressée.

Nous prions cette personne de démentir immédiatement ce fait, faute de quoi nous agirons. Il ne lui sera pas donné d'autre avertissement que celui-ci.

Jules FRANTZ.

FEUILLETON DU REFUSÉ

N° 5.

LES DRAMES DE LYON

ROMAN INÉDIT

PROLOGUE

LES

MYSTÈRES

DE LA

CROIX-ROUSSE

Par UN OUBLIÉ

CHAPITRE IV. — (Suite).

Mademoiselle Lauvent s'était remise à son rouet et continuait de faire des cannettes pour les métiers dont se composaient les ateliers de son père.

Monsieur Martin, dit-elle en s'adressant à un compagnon qui venait de quitter sa banquette, voulez-vous me faire passer vos forces, s'il vous plaît?

— Volontiers, mademoiselle, répondit le compagnon, mais j'allais vous prier de m'aider à remonter.

— Tout de suite! répondit-elle.

Elle se leva et passa de l'autre côté de la longueur pour aider au compagnon.

LES ODEURS DE LA SEMAINE

L'Arbre de Noël.

Samedi dernier, notre ténébreux confrère l'Oublié a commis une détestable tentative d'assassinat. Cette prétendue fraction des six mâles nous a chassépoté avec je ne sais quelle bonhomie qui ne saurait avoir de nom dans aucune langue connue ou inconnue.

Merveille n'a pas été faite!... car nous voilà debout, victime ratée!... et avec toute l'énergie d'un organe accredité, nous crions à notre maladroite ours: « Sept mâles! sept mâles! entendez-vous, simple fraction que vous êtes! »

Que la conscience publique se rassure!... En vertu de la loi qui punit les fractions criminelles, notre grand coupable sera condamné à un abonnement d'un an à la *schlague* (1), ce supplice nouveau qui va s'établir à Lyon, dès le 1<sup>er</sup> janvier, dans un intérêt de Salut Public. Qu'on se le dise!

Les anciens Grecs et Romains — dont on ne peut se délivrer — ne manquaient pas, lorsqu'ils avaient échappé à quelque grand danger, d'offrir à leurs dieux, soi-disant protecteurs, un temple ou un bois sacré. Nous désirerions certes payer à notre doux sauveur qui va naître un *Desjardin* ou une *Tête-d'Or*. Hélas! nos petits moyens ne nous permettent que le cadeau d'un arbre pur et simple!...

Mais c'est de bon cœur!

Allons! il est temps de planter notre arbre! déjà de toutes parts s'épandent de suaves odeurs d'étable; les traditionnels ténors d'Arcadie enchantent les airs, accompagnés par les basses des graves Abeilards à deux cornes, et la terre résonne sous les pieds des bergers bondissant d'allégresse... l'heure est solennelle!...

Plantons! plantons!

Voulez-vous un arbre vigoureux, a dit un célèbre auteur, fumez généreusement le sol autour de son pied.

Or, quel fumier vaut un grand ou petit crevé?

L'engrais n'est-il pas riche?... aussi comme

(1) Voir le dernier numéro du *Refusé*.

Au même instant l'apprenti rentrait avec son panier plein.

— Tu pourras marcher maintenant, Claude, dit le père Lauvent; seulement passe le polissoir avec précaution et mène doucement tes verges.

— Oui patron, répondit le jeune homme, qui remonta à son métier.

— Ça, approchez, mon camarade, dit le vieux maître d'atelier au lieutenant, en remplissant deux verres de petit bleu; c'est du meilleur!

— Merci, répondit Gauthié, en levant son verre.

— A la votre! dit Lauvent, en trinquant.

Puis, baissant la voix et faisant le salut militaire, il ajouta:

— Et à celle du petit Caporal!

Il n'avait pas achevé que des bruits confus s'élevèrent dans les escaliers.

Tous les métiers s'arrêtèrent de battre.

— Qu'est-ce que c'est que ça? dit le vieil ouvrier, en devenant un peu pâle, il me semble entendre un bruit de crosses de fusils.

Et il alla ouvrir.

Sur le seuil, il se trouva en présence d'un petit peloton de soldats.

Un jeune officier les commandait.

— Votre nom! demanda l'officier.

— Benoit Lauvent, répondit le pauvre homme; que me voulez-vous?

notre arbre s'élève fièrement sur ses larges racines! comme il emplît bien son écorce! il s'enfle, se gonfle, grossit à vue d'œil! — Voilà un tronc qui égale presque en opulence le *corps beau* de Mme M... — Lundi soir, à ses pieds, un aspirant s'extasiait, poussait des ah! et des oh! — Mais, mon ami, je suis grosse comme une baleine. — Alors, comme je voudrais être Jonas! — Quoi! trois jours et trois nuits sans interruption! répartit la spirituelle actrice, en montrant ses blanches dents.

Les branches sont dignes du tronc; elles se dilatent, s'allongent... Moins pourtant que les appas de Mlle C..., cette danseuse si légère...

C'était au dernier acte du *Réveillon*... tout à coup cette noble princesse de la danse imagine de surprendre les regards de son voisin, le jeune avocat D..., errant sur des régions accessibles d'ailleurs en tout temps. — Oh! Monsieur, vous songez encore à ces petits coquins! — Ah! ce sont bien de grands pendards!...

Déjà du sein des bourgeons s'échappe un essaim de feuilles. — Elles se multiplient, elles pullulent. — Quel volume! — C'est la splendide Bible de Mame. La bûche de Noël flambe dans l'âtre du salon; on a plantureusement diné, on est gaillard; tout en savourant les illustrations de Dorée, on offre à Madame les versets les plus... intéressants.

Madame sourit. Écoutons... Il est question du grand roi Salomon, de ses trois cents femmes légitimes et de ses sept cents odalisques. — Oh! mon ami, tu guoguenardes! cela n'est pas possible!

— Eh! bien, lis toi-même.

C'est vrai!... Ah! mon chéri, quel pauvre Salomon tu aurais fait!...

Le voilà donc notre arbre de Noël!... Déjà son feuillage s'agite et s'emplît de mille bruits... C'est le doux chant de Sélika, c'est le babil des Pupazzi ou le grincement de la lyre d'Orphée. — Cette brise, c'est le souffle mélodieux de Stéphen Liégeard; ce grand vent, c'est la rafale d'un impétueux cardinal!...

*Finis coronat opus!*... Voici notre arbre, mais il convient de disposer quelques fleurs alentour. — Empruntons au Grand-Théâtre ses roses et ses marguerites, ses chèvrefeuilles et ses belles de nuit, à l'Alcazar ses Pervenche et ses

— Au nom du roi je vous arrête.

En entendant ces mots, Marie qui n'ignorait pas les opinions politiques de son père et qui savait la conspiration dont il faisait partie, comprit quel danger il courait, et poussant un cri, elle tomba comme morte sur les carreaux.

Tout le monde s'empressa autour d'elle, tandis que Gauthié parlementait avec l'officier, essayant de l'attendrir.

— Vous êtes soldat comme moi, dit celui-ci, vous n'ignorez pas ce que c'est qu'une consigne.

Tout ce qu'il put obtenir fut un répit de cinq minutes pour que Lauvent pût embrasser sa fille et donner ses instructions; après quoi le vieux conjuré se rendit aux soldats qui venaient l'arrêter.

— Veuillez sur Marie, avait-il dit à Gauthié.

Mais en arrivant dans la rue, il aperçut deux hommes, deux ouvriers, qui lui firent un signe amical que les soldats ne virent pas.

Alors une grande joie passa dans les yeux de Lauvent, et il marcha résolument.

Les deux ouvriers entrèrent dans la maison.

C'était les frères Bâcheville!

CHAPITRE V.

LE CAPITAINE LEDOUX.

Il est temps de faire connaître aux lecteurs le chef de la conspiration à laquelle ils ont assisté, l'ami du

Sylvie, par ci par là quelques Véroniques et Angéliques... Voici les fleurs! voilà les pots!... Quelle magnifique *plate-bande*!

Or, maintenant approchez tous, et à notre bel arbre de Noël suspendez les étrennes!

DENIS BRACK.

Samedi prochain notre collaborateur Denis Brack donnera un *compte-rendu* des étrennes lyonnaises. Dragées, fondants, surprises, pilules, etc., etc.

AUTOBIOGRAPHIE

BONAVENTURE FURET

Une fois existant, l'homme n'est plus difficile à expliquer, si l'on tient compte que la mort est la source de la vie, que la destruction fournit la matière première de la reconstitution, et que les atomes crochus ou ronds sont doués d'un mouvement perpétuel qui préside à leurs agglomérations successives et qui prouve, clair comme le jour, que l'homme est pierre, plante, gaz, singe et mille autres choses avant que d'être homme.

Buffon pensait bien cela, mais il n'a pas osé l'écrire, de peur de froisser ses manchettes de dentelle et puis aussi par crainte de l'excommunication.

Ainsi, pour éclairer les gens qui descendent de la côte de saint Louis — comme on disait du temps de Molière — il est probable que tel atome de cette côte provenait d'une rave ou d'une salade qu'avait mangée Louis VIII ou la reine Blanche; que l'atome de cette rave ou de cette salade provenait de l'engrais avec lequel on en avait fumé la graine; que l'atome de cet engrais provenait du résidu d'une écurie quelconque; que ce résidu provenait... Enfin, l'on peut voir quelles vilaines choses ont dû arriver, par transmission, dans cette fameuse et noble côte.

Si j'étais grand chimiste, je voudrais savoir exactement ce qu'il y avait dedans.

Voilà quelques-unes des petites remarques que jo

lieutenant Gauthié et le fiancé de Marie Lauvent, c'est-à-dire le capitaine Ledoux.

Nous avons dit que le capitaine avait été arrêté.

Voici dans quelles circonstances.

Comme il passait sur le quai de Serin, causant confidentiellement avec son ami Gauthié qu'il se proposait de présenter aux conjurés, il fut tout à coup assailli par une demi-douzaine d'individus qui se jetèrent sur lui et le sommèrent de les suivre.

Ce fut en vain qu'il voulut résister, en vain que le lieutenant voulut faire entendre quelques protestations.

Les agents furent inflexibles.

Ils avaient, disaient-ils, l'ordre formel de l'amener mort ou vif.

D'ailleurs les passants commençaient à se rassembler et le capitaine comprit qu'une plus longue résistance ne pourrait qu'aggraver encore sa situation.

Tout ce qu'il put obtenir, ce fut un répit de deux minutes pendant lequel, sous le prétexte d'écrire quelques recommandations pour son ami, il écrivit le billet qui devait recommander Gauthié aux conjurés.

Après quoi il suivit les agents qui le déposèrent provisoirement dans un cachot du fort St-Jean qui gardait, à cette époque, le pont de Vaise.

Quand il entendit tomber sur lui la grosse porte fermée de sa prison, quand il entendit le geolier la fermer

fis sous le point de vue théorique. Quant à la pratique — et c'est là que la chose va devenir excessivement épincuse et délicate, — comme j'étais garçon, je dus m'enquérir auprès de cette sorte de femmes avec lesquelles on peut étudier de semblables choses à tant la leçon. Voltaire vous eût tout crûment parlé de physique expérimentale ; mais cela n'est plus admis de notre temps où, selon son expression, la pudeur s'est enfuie des cœurs et s'est réfugiée sur les lèvres.

A propos des femmes dont je parle, j'entends non-seulement celles que l'on paie avec de l'argent, mais aussi celles qui demandent toute espèce d'autres monnaies.

J'eus avec quatre d'entre elles de longs et fréquents entretiens, dont je vais vous donner le résumé :

La première, Gredinette, qui avait coutume de m'appeler son *petit chien doré*, m'apprit que l'enchaînement humain était une suite de catastrophes fort inattendues, préparant un avenir complètement inutile, au détriment d'un présent excessivement lucratif.

La deuxième, Gloria, celle qui m'appelait son *roi*, m'apprit qu'il était la conséquence d'une certaine vanité qui consiste à se couvrir du mérite réel ou conventionnel d'un amant ou d'une maîtresse.

La troisième, Sensualie, qui m'avait baptisé d'un nom beaucoup trop intime pour être répété, me fit comprendre que l'enchaînement humain avait pour cause une sorte de vertige qui ne permet pas de le prévoir ou empêche qu'on le croie... mais fait qu'on s'y expose.

Enfin la dernière, Frivoline, qui m'appelait sa *niche*, croyait qu'il était un résultat tout à fait secondaire obtenu par la haine de l'ennui et le désir de voir quelqu'un s'occuper de vous.

Non content de ces vues diverses, et me méfiant d'opinions exclusivement féminines, je consultai quelques-uns de mes compatriotes à qui je posai la question : Qu'est-ce que l'enchaînement humain ?

Voici les définitions que j'obtins :

**UN NÉGOCIANT :** C'est la perpétuité de ma raison sociale.

**UN BUC :** C'est la transmission de mon titre.

**UN PAYSAN :** C'est l'assurance, qu'après moi, mon bien ne sera pas démembré.

**UN PRÊTRE :** C'est le fruit du péché.

Chacun envisageait donc la chose sous son point de vue personnel, et aucun ne pensait que l'enchaînement humain fût quelque chose par lui-même.

D'un autre côté, j'avais lu dans l'histoire de la conquête du Nouveau-Monde, que les Mexicains du temps de Colomb étaient extrêmement peu empressés auprès de leurs femmes, ce qui ne les empêchait pas de perpétuer leur race.

En conséquence, je tirai de toutes ces sources cette conclusion :

**QUE L'ENCHAÎNEMENT HUMAIN EST UN PRINCIPE POUR L'HOMME A L'ÉTAT SAUVAGE, ET UN FAIT ACCIDENTEL POUR L'HOMME CIVILISÉ.**

Moreau de BAUVIÈRE.

(A continuer.)



à double tour et qu'il se vit seul, une grande tristesse envahit son cœur.

Pourquoi il avait été arrêté, il le savait bien, du moins il s'en doutait, mais ce qu'il se demandait, ce qu'il cherchait, ce qu'il aurait voulu savoir, c'était comme on avait pu découvrir qu'il était chef d'une conspiration dont les secrets étaient si bien gardés, et quel était le misérable qui l'avait dénoncé.

Il resta longtemps plongé dans de profondes réflexions, mais c'était un homme énergique et doué d'une grande force morale.

Il releva bientôt la tête décidé à attendre les événements.

Puis à la lueur incertaine d'une espèce de lampe suspendue au plafond, il se mit à examiner son cachot. C'était une pièce d'environ quatre mètres de long sur trois de large.

Les murs noirs et dégradés suintaient l'humidité, et dans les angles étaient de nombreuses toiles d'araignées.

Un trou rond, creusé dans le mur et garni extérieurement d'énormes barreaux de fer, servait de croisée.

Un méchant escabeau, un vieux lit de fer sur lequel était étendue une mauvaise paille et une couverture de couleur sombre, une cruche ébréchée, tel était l'aménagement.

Traçons ici, en quelques lignes, le portrait du capitaine Ledoux.

## NOS CHANTEUSES

### GRAND-THÉÂTRE (N° 2)

#### M<sup>lle</sup> MEZERAY

naissance	âge vrai	âge qu'elle se donne	âge qu'on lui donne
1842	25 ans	21 ans	27 ans

#### RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS :

— Caractère artiste. — Nez à vendre ou à louer. — Bons renseignements. — Facilité pour le paiement.

#### SUCCÈS.

— Mignon.



#### M<sup>lle</sup> CORTÈS

naissance	âge vrai	âge qu'elle se donne	âge qu'on lui donne
1832	35 soleils	25 soleils	34 soleils 1/2

#### RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS :

— Fait une grande consommation de pâte de jujubes, lorsqu'elle chante. — Pèse 300 !

#### SUCCÈS.

— Charles VII!!!



#### M<sup>lle</sup> GOURDON

naissance	âge vrai	âge qu'elle se donne	âge qu'on lui donne
Impossible?	Fallacieux?	Surnaturel?	Divers.

#### RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS :

— Ne peut regarder M<sup>me</sup> Michon sans rire et vice versa.

#### AVIS

La rédaction du *Refusé* offre une prime magnifique (1) à la personne qui fera le tour de M<sup>lle</sup> Gourdon en moins de vingt minutes!!!

#### SUCCÈS.

— De taille ? — Succès colossal??



#### Baromètre D...

Effets produits sur les PATIENTES par la lecture du dernier article.

M<sup>me</sup> MEILLET. — Grande concentration. — On manque de renseignements.

M<sup>me</sup> MOREAU. — S'en est tirée en riant aux éclats, en femme d'esprit... qu'elle est.

M<sup>lle</sup> DOUAY. — A imité M<sup>me</sup> Moreau et a mis les rieurs de son côté.

D...

(A continuer.)

N° 7

## ÉTUDE SUR LE XVI<sup>e</sup> SIÈCLE

ou

## L'ÉGLISE DE L'INQUISITION

ET

## LE PROTESTANTISME RÉFORMATEUR

### Quelques mots sur l'Inquisition.

Nous sommes arrivés à l'heure la plus solennelle du XVI<sup>e</sup> siècle, à ce moment d'effervescence où toutes les âmes tournent leurs regards vers Rome, où

(1) Une consultation gratuite pour le docteur Diday.

C'était un homme de trente-trois à trente-cinq ans, d'une taille élevée, au teint brun, à la physionomie grave et réfléchie, au regard à la fois profond et hardi.

Il exerçait d'ailleurs, sur tous ceux qui l'approchaient, une puissante influence ; on se sentait attiré vers lui par une irrésistible sympathie.

D'un autre côté, on ne pouvait l'entendre parler de ses espérances, de l'Empereur qu'il aimait d'une passion aveugle, presque avec fanatisme, de ses projets de complot, des plans qu'il avait médités pour renverser la dynastie régnante, sans partager aussitôt sa confiance dans l'avenir.

Aussi, il y avait à peine quelques temps qu'il était prisonnier, que les soldats qui l'avaient approché lui étaient dévoués corps et âme.

Plusieurs même n'auraient pas hésité à faciliter une évasion.

— Voyez-vous, disait un des militaires, vous direz ce que vous voudrez, mais ça me crève le cœur quand je vois des braves comme celui-là être mis aux fers comme des galériens.

— Pichot a raison, répondait un autre, je sais bien, quant à moi, que le capitaine Ledoux est l'un des meilleurs officiers de la garnison. Il paraît que dans les dernières guerres de l'Empire, et surtout à Waterloo, sa conduite a été admirable. Il était alors dans les cuirasses,

tous les cœurs font des vœux pour la régénération de l'Église de Jésus-Christ. De nouveaux noms vont paraître sur la scène du monde ; nous allons voir encore et des grandeurs et des bassesses, des jours de paix et des jours d'orage. Louis XII et Ferdinand le Catholique ont disparu dans la tombe ne laissant après eux que le souvenir de leurs actions. Ximènes, le grand cardinal des Espagnes, qui n'a pas pu écarter la mort de la tête de son roi, gouverne encore un moment la Castille. Il lui reste l'énergie et la volonté d'autrefois, et aux grands qui veulent oser ne plus lui obéir, il montre sa corde de franciscain qui les a fait trembler et quelques canons rangés dans la cour du palais des rois d'Espagne, en leur disant : « Voilà la suprême volonté de la royauté. » Mais bientôt il voit ses services passés payés par la disgrâce et ce vicillard, qui avait tant fait pour sa patrie, meurt par le poison et le chagrin.

François I<sup>er</sup> est assis sur le trône de France, Charles-Quint règne en Espagne, tandis que Henri VIII gouverne l'Angleterre et que Jules II a pour successeur Léon X.

Voilà les noms qui vont se trouver mêlés dans cette grande lutte religieuse du XVI<sup>e</sup> siècle qui s'est appelée la réforme ; mais avant de dérouler les pages que l'histoire a écrites sur leurs œuvres, il est nécessaire de s'arrêter un moment pour méditer sur une institution qui était alors dans toute sa vigueur et dans tout son éclat.

L'Inquisition, éclose sous le rayonnement de l'ambition de l'Église et de la royauté, a jeté bien des jours sombres sur le clergé catholique et a puissamment contribué à la grande insurrection du XVI<sup>e</sup> siècle.

L'espace mis à notre disposition dans ces colonnes est trop restreint pour étudier et mettre dans tout son jour cette importante question ; si des heures plus heureuses peuvent se lever pour nous, nous espérons livrer à la publicité, dans toute son étendue, cette étude, fruit de cinq années de grandes recherches et de laborieux travaux, et dont nous ne pouvons donner ici qu'un simple résumé.

Laisant de côté l'histoire de cette question traitée dans un grand nombre d'ouvrages, écrits à toutes les époques et dans toutes les langues, le dominicain Torquemada, qui est plus pur que ne l'ont fait les romans, les instruments de supplice et les auto-dafés, nous donnerons seulement en quelques lignes notre appréciation sur le grand tribunal de l'Inquisition.

Au souvenir des douloureux spectacles dont le monde chrétien était témoin alors, le cœur s'émeut, car avec l'Inquisition tout était brisé, tout disparaissait, les liens de la famille n'existaient plus ; les enfants devaient dénoncer leurs pères, et l'épouse était contrainte de livrer sans regret, sans soupirs et sans larmes, son époux à la mort. C'est une persécution non moins contraire aux maximes

siers, et il a eu à la charge du mont Saint-Jean deux chevaux tués sous lui.

— Parbleu ! reprit le fusilier Pichot, qu'on appelait quelquefois le chef, à cause qu'il était chargé de faire la cuisine de la compagnie, parbleu ! je connais ça ; c'est en sauvant la vie à Ney, qui l'embrassa sur le champ de bataille.

Et les conversations allaient leur train.

Quand le capitaine eut examiné attentivement sa prison, il tira de sa poche un petit écriin qui renfermait un portrait.

Le portrait de Marie.

Il arrêta longtemps son regard sur cette douce et sympathique figure.

Puis, ses pensées ramenées insensiblement dans le passé, il sentit son cœur se serrer d'angoisses, car il comprenait combien la pauvre jeune femme allait souffrir.

Et son enfant, son fils bien-aimé, son petit Jacques dont les caresses lui étaient si chères, quand pourrait-il le revoir ?

Mais, nous l'avons dit, c'était un homme énergique que l'adversité ne pouvait pas facilement abattre.

Des pensées plus consolantes vinrent bientôt rafraîchir son cœur, et il se mit à faire des châteaux en Espagne, en suivant d'un œil rêveur les nuages bleus de son cigare.

La nuit se passa ainsi.

de l'Évangile qu'aux lois de la justice. Il y a loin de la charité et de la douce parole d'Israël à ces lois maritimes, au puits de Jacob, à ces lois de la charité, au nom de ce même Christ, se couvrait de bûchers. Oh ! non, ce n'est pas avec la main ni avec les lèvres que l'on signe son *Credo*, c'est avec le cœur. La foi est libre, la foi opère par l'amour et non par la crainte : *Fides que per charitatem operatur* (1). L'œuvre de l'enfant de Bethléem n'est pas une œuvre de sang, de destruction et de ruines, mais une œuvre de fécondation, de mensuétude et de vie. A Mahomet la puissance du cimetière, à Jésus-Christ la puissance de la charité. Une religion qui veut avoir des enfants en leur donnant la crainte pour berceau, pour vie et pour espérance, n'est pas assise solidement, car elle ne peut voir germer dans son sein que le trouble, le scandale et la ruine.

On nous parlera peut-être du *droit coercitif* de l'Église. Je respecte et je me soumetts à tous les droits légitimes de l'Église, mais il me semble que tout son droit consiste dans la puissance de la charité. Or, est-ce la charité qui met en présence ces coupables, ces juges, ces cachots, ces bûchers ? Est-ce la charité, émanation du Christ, qui signe l'arrêt de mort de ce coupable, dont toute la faute consiste à conserver dans son cœur, avec amour et respect, une religion, peut-être le seul héritage de ses ancêtres ? Le Maure de Grenade ne pourra donc plus sans crime se prosterner en invoquant Allah sur un marbre glacé où reposent ses ancêtres qui, quelques heures avant, étaient rois ? Et ce juif qui n'a plus de patrie, ce juif marqué au front du signe de déicide, n'est donc pas assez frappé de se voir maudit de tous, ne peut-il pas garder avec liberté le souvenir d'Israël et murmurer dans son cœur les cantiques de Sion ?

Et puis ces juges, prêtres du Christ, ne lèvent plus la main pour bénir, n'entr'ouvrent plus leurs lèvres pour consoler ; ils ne savent plus que maudire et condamner ; leur place est bien toujours un autel, mais où ils veulent immoler la croyance des âmes ; les peuples tremblent devant eux, on se montre du doigt l'inquisiteur et l'on s'enfuit épouvanté.

Oh ! je ne m'étonne plus des cris douloureux que l'Église n'a cessé de faire entendre depuis cette époque. Histoire, comme tout s'explique quand on étudie à ton lumineux flambeau !

Mais, arrêtons-nous ici. Ces quelques mots sur l'Inquisition suffiront pour expliquer tout ce qui suivra.

Nous avons constaté qu'il y avait besoin d'une réforme dans l'Église catholique, voyons maintenant comment elle s'est opérée.

Fernand MORENA.

(La suite au prochain numéro.)



(1) Epîtres.

Parfois, s'arrêtant de fumer, il prêtait l'oreille pour écouter le chant d'un ivrogne attardé ou le pas cadencé de la sentinelle qui se promenait lentement au-dessus de sa tête.

Quelquefois aussi, il entendait les conversations des soldats de garde qui tuaient le temps à boire et à jouer.

Au petit jour, un grand bruit s'éleva dans les corridors de la caserne.

Les chants des joueurs cessèrent aussitôt, et furent remplacés par un murmure de voix confuses.

Ledoux écouta, puis tout à coup il tressaillit.

Il lui semblait reconnaître une de ces voix.

Il écouta plus attentivement, retenant sa respiration pour mieux entendre.

A ce moment un grincement de clé se fit dans la serrure et la porte s'ouvrit brusquement.

Et le geôlier parut suivi d'un homme que le capitaine ne reconnut pas d'abord, car il faisait encore sombre.

— Je vous amène un compagnon, dit le geôlier qui était communicatif.

Puis, comme il se flattait d'avoir de l'esprit, il ajouta avec un sourire malin :

— Tâchez de faire bon ménage, n'est-ce pas ?

Et il sortit.

(La suite au prochain numéro.)



Embellissements de Lyon.

Nos compliments très-sincères à M. Blachon, l'heureux propriétaire de la maison ROUGE-SANG de la place St-Nizier.

Bien que quelques mauvais plaisants aient remarqué que le badigeonnage de cette maison avait précédé de quelques jours seulement les dernières élections, nous croyons pouvoir affirmer sans craindre d'être démenti que M. Blachon n'a jamais eu l'intention de se porter comme candidat démocratique, et que la couleur de sa maison n'est pas le moins du monde celle de ses sentiments politiques.

Ceci dit, renouvelons nos compliments très-sincères à M. Blachon, en souhaitant que l'heureux ton dont il est l'inventeur lui devienne un jour propice.

Les travaux de la place de l'Impératrice marchent avec une rapidité vertigineuse, les baraques et les engins de construction s'y élèvent comme par enchantement; ce qui donne à cet endroit un aspect imposant, et produit le plus gracieux effet. La palissade continue à être, mieux que jamais, appréciée par les personnes qui éprouvent un pressant besoin... de lire la profession de foi épicurienne du candidat Chabert. — Encore quelques années à attendre, et nous pourrions jouir de la vue de cette œuvre capitale qui n'aura de pendant dans notre ville que la belle fontaine de la place Louis XVI, dont tout le monde bien pensant admire la conception heureuse et les belles proportions.

Certaines rues de notre ville sont, depuis ces dernières pluies, devenues si boueuses que les cantonniers chargés du nettoyage ne savent par quelles boues commencer leur travail.

Stéphon.

LE FACTEUR RURAL.

MON CHER DIRECTEUR,

Quand vous m'avez invité à écrire l'article au bas duquel mon nom se lit aujourd'hui, vous êtes-vous souvenu que je suis l'hôte des solitudes, un campagnard convaincu, complet?

Est-ce à moi qu'il fallait demander ces nouvelles glanées sans que l'on se baise, cette information hâtive et, pourtant précise, cette railerie au vol, ces mille choses qui errent par les grandes villes seules et que vous butinez en vous jouant, encore bien qu'elles soient, en effet, fugitives comme des odeurs?

Vous m'avez imposé une tâche qui n'est pas la mienne, reconnaissez-le.

Et cependant je voulais vous obéir. J'avais beau vouloir, et me promener en songeant comme un péripatéticien, philosophe rare en Beauce. La bise soufflait par les plaines, les pluies rayaient l'air, le ciel s'arrondissait sur les champs nus, noir, mélancolique, atone, le silence et l'espace dormaient autour de moi : c'était tout.

Rien qui éveillât dans ma tête les idées que je cherchais.

Toutefois je me disais et percevais facilement que, depuis le 5 décembre 1867, il y a dans l'air qui court à travers les villages les plus oubliés, les bois les plus déserts, les cieux les plus vides, une odeur sinistre et lointaine de chairs humaines torturées et brûlées, d'os calcinés, de bûchers mal éteints, et encore une odeur, celle-là toute fraîche mais écœurante, de sacrilège, de confessionnal, de cierges au rabais qui crépitaient et ont besoin qu'on les mouche.

N° 7.

SIMPLICE

Roman intime

Par Victor CHAUVET

A Jeanne.

— Comme vous me regardez, reprit-elle doucement, après un moment de silence. Est-ce que vous me méprisez, à présent que vous me connaissez mieux?

— Vous savez bien que je vous aime ! lui dis-je, en glissant à ses pieds.

— Bien vrai ?

— Oh ! oui, bien vrai, bien vrai !

— Et vous serez toujours... mon ami ?

— Toujours ! Et ce que je vous ai dit un soir que vous pressentiez le malheur que vous frappe aujourd'hui, je vous le dis encore : Quel que soit l'avenir que Dieu me réserve, quelle que soit ma fortune, vous pouvez compter sur moi.

— Et en échange de ce dévouement, que voulez-vous que je vous donne ?

— Votre amitié à défaut de votre amour.

— Vous voyez bien que vous l'avez déjà, puisque je suis venue vers vous, me dit-elle en souriant.

— Et je vous en remercie.

J'allais vous écrire en ce sens et, hier, assis à mon bureau, les pieds au feu, le dos à la porte, je m'étais mis en besogne. Une voix me répétait tout bas, comme un refrain de ballade, l'épigramme de la *Henriade*, *Incedo per ignes, etc., etc.*

Pendant que je jalonais mentalement la dissertation telle quelle que je voulais vous adresser. Tout à coup l'on frappe à ma porte. — Entrez.

Le facteur rural apparut, une vieille connaissance, un vrai facteur : casquette, képi, blouse bleue à collet rouge, gibecière de cuir en sautoir, long bâton ferré et un nez... oh ! un nez !... je ne vous dis que ça !...

Le brave homme portait avec lui... quelque chose qui me rappela inopinément certain opuscule. — Je n'affirme rien, sachant qu'il est défendu même de médire.

Quoi qu'il en soit je me levai, j'allai à mes cartons et y cherchai, et y trouvai la... romance que je vous envoie.

C'est l'œuvre inédite de deux de mes amis de Honfleur, Auber et Hitz, un gentil poète et un gentil musicien, qui descendent volontiers à leur heure des nuées où volent les strophes et les gammes divines.

La musique est désopilante. On pleure.... Les larmes viennent de sources diverses, vous le savez ; mais la musique je ne l'ai pas : c'est bien dommage, allez ! ô Lyonnais, cœurs sensibles, regrettez-la amèrement.

Et cependant prenez votre mouchoir... pour deux fins.

LE FACTEUR RURAL.

Sur cette misérable terre Je passe ma vie en marchant, Ainsi que l'être légendaire Qu'on appelle le Juif-Errant. Pour vous distribuer vos lettres Je traverse monts et halliers ; Ah ! messieurs, que de kilomètres Arpentent mes malheureux pieds !

L'hiver, malgré le vent, la neige, Je vais, soufflant entre mes doigts, Car la blouse qui me protège Est bien mince dans les grands froids ; Pourtant, l'hiver, je le préfère A l'été, qui de mes souliers Las ! fait une double rivière De sueur, où nagent mes pieds.

Le pis, c'est que, lorsque je sue, (Je dois l'avouer franchement), Ne me lavant jamais, je pue A faire fuir un régiment ; Toutefois, par mainte fillette Mes pas sont souvent épiés : Pour un billet doux, la coquette Brave le parfum de mes pieds.

Du vidangeur si la famille A la maison hurle la faim, Dans sa fosse, d'un pas agile, Il descend lui... gagner du pain. Tous les goûts sont dans la nature ; Ici-bas, point de sots métiers : Je nourris ma progéniture Avec la sueur de mes pieds.

Souvent, côtoyant des âlimes Afin d'abrèger le chemin, Mains confrères, pauvres victimes ! Ont roulé dans quelque ravin ; Quelquefois aussi, sur la route, On en trouva d'asphyxiés : Les malheureux s'étaient, sans doute, Endormis le nez sur leurs pieds !

Messieurs, pardonnez-moi ma plainte ; Je sais qu'il est peu délicat De venir troubler cette enceinte Pour geindre sur mon triste état.

— Avouez cependant que je suis bien imprudente.

— Parce que vous avez confiance en moi ?

— En vous... non mais... en moi.

Et sa voix était si caressante, et si douce étaient les regards de ses yeux humides, que je m'écriai avec ce naïf et sublime enthousiasme du premier amour :

— Oh ! oui, je vous aime ! oui, toutes les aspirations de mon âme, tous les battements de mon cœur vous appartiennent, et je ne saurais désormais me détacher de vous.

— Enfant !

— Je vous aime !

— Il ne faut pas m'aimer... comme cela, du moins. Soyez mon ami, je serai heureuse et fière d'avoir un cœur comme le vôtre, et je vous rendrai bien votre amitié, mais, m'aimer autrement... comme vous le dites... ah ! prenez-y garde, je ne suis pas la femme qu'il vous faut, car je n'ai plus guère d'illusions, et vous les avez toutes encore. Et puis, suis-je bien celle que vous avez rêvée ? suis-je assez pure, assez chaste, assez libre dans mon passé pour pouvoir vous aimer comme vous demanderiez à l'être ? N'ai-je pas vécu d'une vie que vous ignorez, et les souvenirs qui m'en sont restés ne deviendraient-ils pas des remords, si en échange de votre amour qui est dans sa fleur, je n'avais à vous donner qu'un amour triste et désabusé ? Ce qu'il vous faudrait, mon pauvre ami, c'est l'éclat de rire franc, joyeux et sonore qui égaie, c'est la tendresse qui inspire, c'est

Ne me faites pas de reproche : Je reste calme en mes souliers ; Ne craignez pas que je m'approche : Je n'ose remuer les pieds.

AUBERT.

Maintenant, mon cher Directeur, que le tour est joué et que j'ai fait faire mon article par deux tiers, vous ne m'en voudrez pas trop, n'est-ce pas, de cette *recette de normand* ?

Tout à vous.

Aristide FRÉMINE.

BOURDONNEMENTS LYRIQUES

\* A part l'Impôt sur les célibataires, il n'y a en ce moment aucune nouveauté à sensation dans les cafés-concerts.

Diable ! Diable !

Hervé, Villebichot, Blaquièrre sont-ils donc sur les dents ? Ou sont-ce les paroliers qui sont à court ?

Il faudrait cependant qu'on s'explique ! Le peuple est dans l'anxiété.

Un Pied qui s'mue quelconque ! S. V. P !

\* Si les rimeurs sont en grève... ou stériles, patience ! Mlle Angèle vient d'en lancer un, — son *protecteur*, un vieillard qui n'est pas *stupid*, mais qui est POÈTE.

Sa première poésie est intitulée :

L'Aspirante chanteuse (sic).

En voici les premiers vers :

Un jour que je passais devant le Casino « J'y ai entendu chanter le Sapeur, « De suite à la bouche ça m'a fait venir l'eau « Et je me suis dite faisons-nous chanteur. » (textuel.)

Hein?... est-ce assez réussi ? Et quel triomphe pour l'interprète !

Que la pauvre Angèle En gèle.

\* INDISCRÉTION. — Pourquoi Mlle Victorine K..., l'ex-pensionnaire de M. Guillet, ne s'était-elle pas fait accompagner au réveillon chez David ? Serait-elle devenue veuve au moment des étrennes ?

\* A ce *gouletton* d'artistes (Euh !) la bière était exclue, on buvait le Morgon à plein verre. Et Pouinard qui n'en était pas !...

\* Gerin, pourpre jusqu'aux cheveux et drapé dans le tartan de Mlle Laure, vidait les brocs en criant à réveiller *Mad... Seika* : DU VIN, DU VIN !...

Frédéric chantait *Ave MARIA*, ou bien, hissé sur une table, il glapissait *Elle est au ciel*, et les escargots attendris s'enfuyaient de leur coquille. C'était d'un émouvant...

Pierron, rond comme un muids, son *p'tit paquet* dans les mains, récitait les *Litanies des seins* et les *Maudites Filles* alternativement.

Flaire pinçait une *gigue*.

Quenin mangeait...

Mlle Eustache donnait des leçons de *guele* à Albert. Les bouteilles dansaient, les bouchons sautaient et les cervaux flambaient...

Et Pouinard n'était toujours pas là !...

\* Vraiment si on était tant soit peu chauvin, ou si on avait seulement l'amour de son clocher, on se pamerait dans son faux-col.

A l'heure présente toutes les célébrités lyriques des estaminets parisiens sont nos compatriotes — par leurs premiers succès, j'entends.

Tant à l'Alcazar qu'à l'Éldorado, nous comptons : Lafourcade et Kaiser, — ces deux étoiles *j'huppées*, — La jolie Mlle Claudia, le gros Perrin, l'ami Dodolphe, Paera, Vanaud, notre ex-baryton du *grand-format*. Enfin Horace Lamy et Chaillier !

\* Dans son dernier numéro, la *France artistique*, qui qualifie M. Goudesoune de « compositeur populaire » dit que c'est à ce *pianoteur* que Kaiser est redevable de ses plus beaux succès.

Elle est au moins *raide* celle-là.

Pourry alors qu'est-ce?... et Lamy donc !

le dévouement qui console, toutes choses que je ne pourrais vous donner, moi qui ne crois plus et qui souffre.

Voyons, je vous en prie, ne soyez pas triste ainsi, et regardez-moi ; vous vous rappelez que vous m'avez promis de m'obéir, n'est-ce pas ? eh bien ! obéissez, je le veux.

Elle me parla longtemps, et longtemps je l'écoutai. Puis, nous nous revîmes souvent, et, un beau jour, comme on dit, un beau jour de printemps, que l'herbe était bien haute, nous nous en allâmes je ne sais plus où, mais loin de Paris, dans un endroit charmant, plein de fraîcheur et d'ombre, où nos pas amortis sur la mousse ne laissaient pas d'empreinte, et où le silence était si grand que l'on entendait le battement de son cœur. Elle était resplendissante à voir dans sa robe de mousseline qui cachait mal la blancheur de ses épaules. Comme elle n'avait pas d'éventail, et que l'air était très-chaud, je lui en fis un d'une branche de lilas, et je cucillis quelques marguerites qu'elle plaça dans ses cheveux. Puis, vint un ruisseau à franchir ; l'eau courait transparente et rosée des rayons du soleil qui perçait le feuillage, avec un petit bruit criard qui fit peur à la belle effarouchée. Je la pris dans mes bras, et je m'élançai bravement de l'autre côté, où je la déposai en lui cucillant un baiser sur la bouche.

Elle frissonna de la tête aux pieds, en m'enveloppant d'un de ces regards qui ne peuvent se traduire et

Goudesoune un compositeur populaire !... lui, un cunuque en musique !

Mais qui connaît les œuvres de cet inconnu ? Sait-on seulement s'il existe !

Je sais bien qu'un monsieur de ce nom a essayé de se faire passer pour l'auteur de *L'Amour, qu'est-ce donc que cela ?* et qu'à ce sujet même il a reçu sur les doigts.

Je sais aussi que ce même monsieur a fait une *variation* sur *Panard* en collaboration avec Edgard Sevrav... mais d'un plagiaire à un « compositeur populaire » je crois qu'il y a loin !

Demandez plutôt à M. Quantin, dit « de Villebichot. »

- \* Pierre Dupont est toujours à Paris. De même qu'à Lyon — le chantre populaire — Fait des cantiques, — Va à la messe, — Observe les jeunes, — Communie — Et se saouïe.

Jules CÉLÈS.

LA RÉSURRECTION DE L'ALCAZAR

Un mensonge que je déplore Avait annoncé mon trépas ; Séchez vos pleurs, je vis encore, Venez, je vous ouvre mes bras. Entendez-vous ? l'orchestre gronde Sous l'archet savant de Jandard. En place, en place, tout le monde, Ce soir on danse à l'Alcazar !

Vous, cocodés de noble race, Qui paradez à Bellecour, Entrez, sans faire la grimace, Venez acheter de l'amour. Ici, la blouse est prohibée, Item, le chapeau dit « flambar », Entrez donc, vaillante lignée, Entrez sans crainte à l'Alcazar.

Alerte ! gentilles grisettes, Etudiants et calicots, Apprêtez vos fraîches toilettes, Et vos costumes de pierrots. Riez, dansez, de la folie Arborez, joyeux, l'étendard, Mort, enfin, à la Closerie, Et vive le vieil Alcazar !...

LÉON SAINT-URBAIN.

EN L'AIR

PETITE CAUSERIE

Une anecdote sur le maréchal... russe : Le maréchal russe étant à Moscou qui, comme chacun sait, est le « Lyon de la Russie » avisa un jeune soldat qu'à son air on pouvait reconnaître pour un fils de famille ; il était plongé dans la lecture attentive des *Contes de La Fontaine*.

Le maréchal remarqua, s'arrêta et, sans préambule, grogna : — Que lisez-vous là ? Le jeune soldat ne crut mieux faire, pour répondre, que de continuer, haut, sa lecture :

Hans Carvel prit sur ses vieux ans Femme jeune en toute manière, Il prit aussi souci cuisant, Car l'un sans l'autre ne va guère !

Furieux, le maréchal tempêta : — A...tzi, mauvais soldat ! huit jours de clou !... — Pardon !... maréchal, essaye le soldat, je ne pensais pas faire allusion... — Il répliqua, rugit le maréchal, huit jours de plus !... A...tzi !... mauvais soldat !...

JEHAN.

qui rendent fou. Je me jetai sur la mousse à côté d'elle, j'emprisonnai sa taille dans mes mains, et la serrai à la faire crier. Elle sourit, prit ma tête dans ses mains, et, fermant les yeux, elle osa mettre ses lèvres ardentes sur mes lèvres en feu, et...

quand je relevai la tête, j'aperçus perchés sur les branches, et penchant pour nous voir leurs petites têtes brunes, une troupe de pinsons qui nous sifflaient d'un air railleur !

Cette journée fut une idylle, idylle charmante qui fit rimer insouciance avec jeunesse, printemps avec amour, désirs, bonheur. J'ai bien vécu depuis, j'ai subi bien des déceptions et j'ai eu aussi quelques joies ; mais, rien n'a pu m'arracher son souvenir qui est resté là cloué dans mon cœur. Oh ! comme je me sentais vivre alors ! et que l'enthousiasme a de rayons réchauffants ! comme la vie me semblait plus facile et plus douce, maintenant que j'avais un but : protéger celle que j'aimais, lutter, travailler pour la rendre heureuse ! Hélas ! c'était un fantôme que j'étreignais dans mes bras, et qui s'est évanoui. Oui, vous aviez raison, Suzanne, vous n'étiez pas assez pure, assez chaste, assez libre dans votre passé, pour m'être fidèle, et si vous m'avez trompé, c'est ma faute, vous n'aviez pas de cœur, mais des appétits et des convoitises qui vous ont perdue. L'amour de votre enfant, cet amour qui a rendu des mères si grandes et si sublimes, n'a pas pu

CAUSERIE ANECDOTIQUE

Dans un de ses numéros le *Refusé* m'invite à lui continuer l'envoi des causeries anecdotiques que je fournissais au *Réveil*. Je le ferai volontiers, mais encore faut-il trouver des anecdotes. On comprend bien, à la rigueur, un civet sans lièvre, mais une causerie anecdotique sans anecdote ! Comment diable s'y prendre ? Si je fréquentais les salons, les théâtres, ou les Acazars, la chose serait facile, mais je suis un vieux solitaire, presque toujours enfermé dans mon fromage de Hollande, comme le rat de La Fontaine, et je n'entends des bruits du monde qu'une vague répercussion affaiblie par les parois de mon ermitage.

Pas un seul petit morceau  
De conte ni de fabliau.

Encore une fois, comment donc faire ?

Je me disais cela, avant-hier, sur la place Bellecour que j'arpentais isolément, en me donnant le bras à moi-même, quand, tout à coup, une bizarre idée m'envahit ; une jeune et élégante dame venait de passer, et entraînait dans la rue Bourbon. Je cours à elle :

— Madame, lui dis-je à brûle-pourpoint, j'en suis désolé, mais je suis obligé de vous arrêter.

— Comment ! de m'arrêter ! moi ? Vous êtes fou, monsieur.

— Pas encore, madame ; mais je le deviendrais bientôt, si j'avais le bonheur de rencontrer souvent vos grands beaux yeux de velours noir.

— Enfin que me voulez-vous ?

— Une bagatelle, dont pourtant je vous saurais grand gré ; mais d'abord rassurez-vous, il ne s'agit pas d'une arrestation à main armée ; je ne songe à vous arrêter qu'à mains jointes, car c'est une prière que je vous adresse, et cette prière se résume ainsi : Ayez la bonté de me conter une anecdote pour le *Refusé*.

— Le *Refusé* ?... Qu'est-ce que le *Refusé* ?

— Un jeune homme, madame, auquel je m'intéresse beaucoup.

— Voilà qui est fort ! Vous voulez que je cause au milieu de la rue, avec un inconnu, pour satisfaire une pareille fantaisie ! Laissez-moi passer, monsieur, ou j'appelle un sergent de ville.

— Ah ! madame, ce serait me jouer un tour bien méchant ; songez donc que je vous parle du ton le plus respectueux, et que la demande que je vous fais n'a rien qui puisse blesser l'oreille la plus délicate.

La dame (*à part*) : Quel drôle d'original, et quelle ténacité ! je ne me débarrasserai jamais de lui si je n'emploie le moyen qu'il indique ; ma foi, tentons l'aventure.

(Haut.) Votre insistance est impardonnable, monsieur ; mais puisque j'en suis réduite à subir vos conditions, faisons quelques pas et cédant :

« Un jour du mois dernier, pendant la pleine lune, mon mari, homme d'esprit, à ses heures, reçut la visite d'un de ses amis, notaire aux environs de Villefranche. Dans la soirée, ils longeaient tous les deux le quai de Retz, lorsque cet ami, jetant les yeux sur la planète bouffie, se prit à dire : Tiens ! c'est singulier, Léon ; hier, chez moi, je regardais la lune, comme aujourd'hui, et elle me paraissait beaucoup moins grosse. — Parbleu ! Je le crois bien, lui répondit mon mari, à Villefranche, vous n'avez qu'une lune d'arrondissement. »

Cette petite narration terminée, la jeune dame ajouta, d'un grand air ironique : Je pense que je puis reprendre ma liberté maintenant, monsieur ? — Puis se retournant brusquement, elle glissa, en sylphide, dans le vestibule d'un hôtel voisin pendant que je balbutiais des remerciements et des excuses.

Je revenais sur mes pas, quand j'avisé une ecclésiastique débouchant de la rue Bourbon sur Bellecour ; je hâte ma marche, je le joins en fredonnant à ses côtés :

Où allez-vous, monsieur l'abbé ?  
Vous allez. . . .

— Je vais à St-Jean, monsieur, me répond la robe noire, en souriant dans ses plis.

— Ah ! pardon, monsieur l'abbé... mais cela se rencontre à merveille ; je me dirige aussi de ce côté, et, si vous voulez le permettre, j'aurai le plaisir de vous accompagner.

— Très-volontiers. La compagnie des honnêtes gens m'est toujours agréable, et je me plais à vous ranger

parmi eux, malgré votre chansonnade qui m'a paru un peu goguenarde.

— Merci de votre bonne opinion. Habitez-vous Lyon, monsieur l'abbé ?

— Non ; je dors, depuis vingt-cinq ans, la paroisse de... dans la montagne, à dix kilomètres de cette ville.

— Vous avez probablement un service bien pénible à faire, par ce temps de neige.

— Assez pénible, en effet. Ces jours passés, il m'a fallu porter trois fois le viatique à la campagne, pendant la nuit ; oh ! tout n'est pas rose, mais le devoir a des exigences qu'il faut subir.

— Ne vous arrive-t-il jamais d'aventure plaisante dans vos courses ?

— Rarement. Néanmoins lundi dernier, j'ai dû rire de la naïveté d'un pauvre paysan qui était venu sonner à ma porte, à une heure du matin, pour que j'allasse porter les secours de la religion à sa femme agonisante à cinq kilomètres de chez moi.

— Racontez-moi ça, je vous en prie ; je suis friand d'anecdotes.

— Voici : ce brave homme, tout transi, sonnait donc doucement, à la porte d'entrée de mon presbytère. Marguerite, ma domestique, ronflait dans sa chambre, moi, je sommeillais dans la mienne ; mais mon chien, plus alerte que nous ayant aboyé, je m'éveille, j'entends le bruit de la sonnette, et, comme Marguerite ne paraissait pas, je me lève et je vais ouvrir au visiteur. Après lui avoir fait boire un verre de vin, je lui demande ce qui l'amène. — M. le curé, venez vite, s'il vous plaît ; ma femme était au plus mal quand je l'ai quittée ; je tremble même qu'il ne soit trop tard... — C'est votre faute, et une grande faute, mon ami ; il fallait venir plus tôt. — Mais il y a une heure que je suis ici, et que je sonne. — Alors il fallait sonner plus fort.

— C'est vrai, M. le curé, mais j'avais peur de vous réveiller ! ! !

Ce bon campagnard voulait dire, sans doute, qu'en agitant vivement la sonnette il aurait craint de commettre une inconvenance, et de m'éveiller en sursaut ; mais, telle qu'il me la fit, sa réponse me parut fort comique.

Mille actions de grâce, M. l'abbé, pour votre complaisance et votre historiette ; et comme je suis obligé de me séparer de vous ici, veuillez agréer mes salutations empressées.

— Au revoir, monsieur.

Maintenant, si le lecteur pense que ces deux anecdotes ne sont pas du réchauffé, ce que j'ignore, qu'il s'en prenne à la belle dame et au bon abbé ; moi, je m'en lave les mains.

BROSSIER.

L'abondance des matières nous force à renvoyer à la semaine prochaine nos *Cancans lyonnais*.

ODEURS STÉPHANOISES

Permettez-moi, mon cher directeur de vous envoyer moi aussi, en remplacement de ma chronique stéphanoise, mes *Odeurs de St-Etienne*.

Tu quoque, Piek ! vont s'écrier en foule les lecteurs du *Refusé*.

Et pourquoi non ?... Aussi bien ma chronique hebdomadaire équivaut à une causerie, le titre seul est changé.

— Ceci posé, commençons.

Oui !... mais par quoi ?

Ah !... parlons de l'*Eclair* qui sillonne la froide et brumeuse atmosphère de notre ville.

Cette petite feuille s'en allait, elle aussi, chantant partout ses stances à la liberté... de conscience envers et contre l'*Indépendant*, lorsque un bout de communiqué officieux est intervenu de par M. le procureur impérial.

Qui a été vexé ?... Pas moi, les uns disent l'*Indépendant* ; j'opine pour le contraire et prétends que ce dernier a été très-satisfait de cette... in (ter) vention, pour ne se point mettre en campagne sur le terrain mouvant des questions religieuses.

Ledit communiqué est un peu parent de la question des bibliothèques populaires, parenté éloignée assurément, mais directe par les pères.

vous sauver. Vous avez cru le rendre heureux en lui donnant des soins délicats qui manquaient à d'autres, et vous vous êtes prostituée, et vous êtes devenue la plus méprisable des femmes ! O mère aveugle ! que je vous plains ! quoi ! vous ignorez donc le châtimeur qui vous attendait, et personne n'a-t-il osé vous le dire ?

Eh bien ! je vous le dirai, moi. Ce châtimeur, Suzanne, est immense et terrible ! quand votre fils aura vingt ans, quand ce fils bien-aimé que vous aurez choyé et à qui vous aurez fait un bonheur avec les larmes des autres ; quand cet enfant qui dort aujourd'hui sous des rideaux de soie trop riches pour lui, et que vous n'avez pas payés ; quand cet enfant sera un homme et que vous n'aurez plus que son affection au monde, savez-vous ce qu'il fera, cet enfant ? Placé entre le suicide et la honte de vous appeler sa mère, il choisira le suicide et vous léguera l'opprobre !

Voilà ce que je lui écriais quand elle m'eut quitté, et ce qu'elle n'entendait pas, car c'était dans mes heures de découragement et d'insomnie.

Donc, un mois après ce voyage sentimental, elle me quitta. Ses gants commençaient à n'être plus frais, et il fallait qu'elle allât à pied à ses répétitions, au lieu d'y aller en voiture, comme autrefois, c'est bien naturel. Mais ce qui me fit l'effet d'une douche d'eau froide tombant sur un crâne en ébullition, ce fut quand j'appris que mon successeur était son ancien amant dont elle m'avait dit tant de mal. Alors, je n'eus plus que du

et je m'étais déjà fait remarquer par quelques compositions légères. J'avais même composé un opéra que j'espérais faire représenter en employant les protections que l'on m'avait offertes. Les protections ! Après dix-huit mois de visites, de démarches et de sollicitations, je sus à quoi m'en tenir. Les grandes scènes me restèrent impitoyablement fermées, et mon titre même de prix de Rome, sur lequel j'avais cru pouvoir compter, m'était inutile. Cependant je ne fus pas désespéré. Oh ! la vie était rude et la gloire difficile à atteindre ! Eh bien ! tant mieux, j'avais du courage, de l'énergie, j'acceptai la lutte. La fortune m'était contraire et me barrait le passage, soit ! je vaincrais la fortune et je triompherais de la chance ! Et de là un travail acharné, sans repos ni trêve, des nuits passées sans dormir, la fièvre causée par l'impatience de produire. Mais j'avais beau me roidir, le doute parfois m'envahissait. Je n'avais plus confiance en mon talent, et l'œuvre que j'admirais la veille, le lendemain m'arrachait des pleurs de rage. L'impuissance, voilà ce que je redoutais comme la mort. Car que l'on pût être heureux sans gloire, sans une auréole autour du front, sans un nom acclamé, c'était ce que je n'admettais pas. La belle existence que celle qui passe inaperçue et ne laisse rien après elle ! Et les hommes que je voyais courir, s'essouffler à la poursuite d'une affaire qui ne devait rapporter que de l'argent, me faisaient pitié. Je les plaignais. Pauvre fou ! combien plus j'étais à plaindre moi-même ! l'ar-

*Les Pilules du diable*, que tout le monde connaît, mais que l'on revoit avec plaisir, font fureur.

Toutes ces dames ont rivalisé d'ensemble. J'ai été étourdi de la facilité avec laquelle elles nous ont fait voir le tour... et les contours.

D'abord, moi, j'aime quand on y met des formes. Et il y en a !

Courage, mesdames, le public attend encore quelque chose de plus de vous, et vous le pouvez, là, entre nous.

MM. Lamy, Seiglet, Lureau, Sceger et Mayet, jouent avec presque autant de rondeur que ces dames ! Et ce n'est pas peu dire.

Pourquoi a-t-on peine à rester boutoné quand M. Lamy entre en scène ?... Demandez-à... pardon, pas de personnalité !

Somme toute et à quelques machines ou trucs, mal organisés ou mal graissés, il s'exhale, de ce petit théâtre de province, une véritable odeur de bonne volonté.

Les odeurs... sacrées que garde momentanément le tribunal de première instance de notre ville, ne sont point encore échappées, je ne puis donc vous en parler, je constate seulement que le palais de justice est tout à fait inabordable... provisoirement.

Finissons :

Devinez combien j'ai compté de rendez-vous d'amour dans la seule église où je suis allé entendre chanter un Noël nouveau, pendant la messe de minuit ?

Trois près des bénitiers, un dans la chapelle de la Croix, un dans l'escalier des tribunes. *O tempora ! o mores !*

Parfums ! parfums ! vous m'écoutez !

Pour moi de la *fum* un *parfin*.

Pères et mères de famille ne laissez pas entre les mains de vos enfants l'imitation de J.-C., traduite et commentée par Lamennais.

Pourquoi ?

Voilà... Mlle X... aime, et elle est adorée... Son Arthur va à la messe, prend son livre, en tire une lettre, en met une autre à la place et s'en va.

La lettre d'amour de la jeune fille n'est que la copie textuelle d'un chapitre de l'imitation commentée.

Pauvre fille ! que serez-vous plus tard ?

Pauvre mari, que ne seras-tu pas ?



THEATRES DE LYON

Grand-Théâtre. — A propos de l'*Africaine*. M. Gueymard. — Mme Marie Sasse. — Mme Meillet. — M. Delabranche. — Les pièces à l'étude. — Nouvelles. — M. Levassor.

Si toutes les formules élogieuses ont été épuisées pour célébrer les beautés de la dernière œuvre de Meyerbeer, par nos confrères du grand et du petit format, aucun d'eux n'a — que je sache — fait un parallèle entre l'exécution lyonnaise et l'exécution parisienne.

C'est ce que nous proposons de faire aujourd'hui, au double point de vue de l'interprétation et de la mise en scène.

A part Faure qui n'a pas de rival, et qui est inimitable dans certains finis d'ensemble, je ne crains pas de le dire, l'avantage est tout en faveur de Lyon.

Gueymard, qui ne vit plus que sur sa brillante réputation d'autrefois, est un pâle Vasco de Gama. Elégant cavalier, comédien parfait et chanteur savant, il connaît admirablement les secrets et les ressources de son art, et s'en sert admirablement pour filer des sons.

Mais ne lui demandez pas des notes pleines, des interprétations longues et des attaques franches dans les tons élevés, et contentez-vous de l'entendre vous détailler avec une grâce charmante, les romances, les airs doux de son rôle.

Quant à Mme Marie Sasse, qui joue Scélica, elle est dans toute la force de son talent et à l'apogée de sa gloire ; cependant elle ne possède pas ce qui distingue l'artiste de la chanteuse vulgaire — la passion. Quand on l'entend, on est séduit par la richesse, l'ampleur et la chaleur de son magnifique organe, mais d'impression intime, point. Elle ne vous émeut pas et ne sait pas vous émouvoir. Aussi quelle différence avec Mme Meillet ! Sans doute la voix de cette cantatrice a moins de puissance que celle de Mme Sasse, mais en revanche quelle intelligence ! quelle mobilité de physiologie ! quelle connaissance de la scène ! Elle n'a pas encore

dégout pour cette créature que j'avais tant aimée. Parfois si je la rencontrais, m'effleurant quand elle passait près de moi, indifférente, un certain trouble intérieur m'agitait bien encore, mais je me cramponnais, et je sentais le mépris s'enfoncer plus avant dans mon cœur. Peu à peu ma passion s'apaisa, mes nerfs se détendirent, et je ne vis plus son image que dans un lointain vaporeux, ou dans mes souvenirs, les jours de spleen. Bref, je l'oubliai, et comme un bonheur ne vient jamais seul, on m'accorda le prix de Rome. Ah ! Vauvenargues a eu raison de le dire : *Les premiers feux de l'aurore ne sont pas si doux que les premiers regards de la gloire*. Ce n'était pas de la gloire, cependant, c'était même bien peu de chose comparé à ce que j'ambitionnais, mais vous savez, mon ami, quelle joie, quel enivrement accompagne notre premier succès ! Je courus faire mes malles, j'allai serrer la main de quelques camarades, et deux jours après, j'embrassais ma mère qui fut bien surprise, vous pensez. Et le père Bernard, donc ! Il cassa ce jour-là sa plus vieille pipe, et chanta faux au dessert. On m'entoura, on me félicita, et je me vis obligé d'embrasser toutes mes voisines, dont quelques-unes étaient, ma foi, très-jolies. Un mois après, j'étais à Rome.

IV.

Je restai trois ans en Italie, deux ans en Allemagne, après quoi je revins à Paris. J'avais alors vingt-cinq ans,

chanté que vous êtes déjà sous l'influence de la comédienne. Pour moi la supériorité de Mme Meillet sur Mme Sasse, dans le rôle de Scélica, tient surtout à ce qu'elle a étudié sa partition, fouillé son chant, cherché ses effets, composé un personnage, et fait de ce type si émouvant et si beau de l'*Africaine*, un rôle plein de poésie et d'originalité.

Incontestablement, Mme Meillet nous a révélé dans l'œuvre de Meyerbeer, des beautés qui ont passé parfaitement inaperçues à Paris, et dans plusieurs passages où Mme Sasse laissait le public indifférent, elle sait lui arracher de chaleureux applaudissements.

A certains points de vue, Paris, je ne le nie pas, conserve sa supériorité. Par exemple les chœurs de l'opéra ont sur ceux de notre Grand-Théâtre l'avantage d'être plus nombreux, et, par conséquent plus puissants. Et puis, ce qui n'est pas un mince détail pour la marche de l'ensemble, le fameux vaisseau manœuvre. A Lyon, la scène de l'abordage est par trop incomplète, même prête à rire et compromet la chute du rideau.

Cette fin d'acte n'a pas été réglée avec assez de soin. Mais sauf ces quelques critiques de détail, la supériorité de l'interprétation lyonnaise est réelle.

Ainsi le quatrième acte est tout simplement admirable. La hauteur de l'interprétation, la splendeur de la décoration, la richesse, la variété et la multiplicité des costumes forment un ensemble parfait qui ne permet pas la plus légère observation.

Le duo chanté par Mme Meillet et M. Delabranche, qui se relève là de ses petites hésitations des trois premiers actes, est au point de vue de l'art un des plus beaux morceaux que nous connaissions, et au point de vue de l'exécution ce que les habitués de vingt ans classent à part dans leurs souvenirs.

Le ballet réglé par M. Vincent est bien préférable, comme couleur locale et originalité, à celui qui se danse à l'Opéra.

Mais quant à l'*Union* du cinquième acte, cette admirable et étrange phrase musicale qui précède le *manicentier*, l'un des plus beaux effets d'orchestration connus, nous regrettons l'absence des soixante violons de l'Opéra, quoique nous en ayons encore un diminutif fort respectable.

Avant de finir, disons que M. Méric seconde admirablement Mme Meillet et qu'il se montre à côté d'elle — ce qui pourrait paraître difficile — comédien et chanteur parfait.

MM. Marthieu, Barielle et Barbot sont très-satisfaisants dans leurs rôles épisodiques.

Quant à Mme Moreau, nous nous abstenons de la juger trop sévèrement.

La *Juive* a été chantée mercredi d'une façon très-satisfaisante par M. Juilla.

Le public a été bien sévère pour cet artiste.

Le nouvel opéra de M. Pichoz *Dans les Gardes Françaises* a été un four complet.

Encore un mot :

On pousse avec activité les répétitions.

L'étude de *Roméo et Juliette* est commencée.

On vient de distribuer les rôles de *Robinson*, que la Direction espère donner dans le courant de février.

Mlle Cortez jouera *Vendredi*, rôle créé par Mme Gallimarié.

Mlle Mézeray et M. Peschard nous quitteront l'année prochaine. Ces deux artistes seront remplacés par M<sup>me</sup> Saint-Gelay et M. Anthelme, venant de Bordeaux.

VICTOR CHAUVET.

P. S. — Nous rendrons compte dans notre prochain article des représentations de M. Levassor. Constatons seulement aujourd'hui que le brillant comique a obtenu mardi un très-légitime succès.

V. C.

Le *Progrès* est une feuille très-avancée ! C'est peut-être pour cela qu'elle tombe (?). Dans un dernier numéro, ce journal reproduit, d'après le *Journal de Paris*, la nouvelle de la prochaine apparition à Lyon de la SCHLAGUE, journal à aiguille. Le *Progrès* ajoute candidement, comme toujours, qu'il n'a pas encore entendu parler de cette nouvelle publication.

Allons, confrère, ayez le courage de vos antipathies.

Que diable ! est-ce parce que nous ne vous servons plus le *Refusé*, que vous feignez de ne pas le lire ?

Candido *Progrès*, va !

gent !... j'ai su depuis quel en était le prix... Il est arrivé une heure dans ma vie où pour en avoir je me serais vendu corps et âme !... Aujourd'hui, je ne donnerais pas un cheveu pour les mines du Pérou.

Mais je m'arrête, car mes souvenirs m'entraînent. Peut-être cela m'arrivera-t-il quelquefois dans le cours de cette histoire, je compte sur vous pour me remettre dans le bon chemin.

Il y eut un grand silence. Le soleil dorait la vigne qui grimpait autour de nous, et un vent tiède faisait osciller les ombres.

(La suite au prochain numéro.)



CORRESPONDANCE.

UN ACCEPTÉ. — Votre idée est excellente. Faites.

J. RANCREL. — Votre fable est bonne, le quatrain aussi, mais... ?

U. V. B. — Très-heureux, mais très-dangereux.

CASABIANCA. — Continuez.

SIGISMOND. — Toujours trop tard ? Passera samedi prochain.

Pour les autres correspondances renvoyées à samedi.

Le Gérant : J.-N. CLERG.